

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Danielle Simard
Libre comme l'air

Isabelle Crépeau

Volume 22, Number 1, Spring-Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12332ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Crépeau, I. (1999). Danielle Simard : libre comme l'air. *Lurelu*, 22(1), 5-7.

Danielle Simard: Libre comme l'air

Isabelle Crépeau



Il fait gris ce jour-là. Et vraiment pas beau. Une petite pluie glacée me crache au visage. En ces derniers jours de janvier, seuls d'informes amas sales et compacts témoignent de la plus récente chute de neige. Pas beau. Mais lorsque Danielle Simard commence à parler du plaisir d'écrire, on oublie l'hiver et la grisaille de la journée. Elle rit beaucoup, s'anime et colore les nuages de mon hiver. Nous voilà transportées, comme par magie, vers un beau matin de mai... Voilà d'où vient la lumière sur son visage!

Pendant près d'une heure, elle se raconte généreusement et dépeint avec détails sa démarche d'écriture. Je l'écoute, complètement sous le charme, reconnaissant la même liberté un peu folichonne qui m'avait séduite dans ses plus récents romans. Danielle Simard incarne l'antithèse de l'écrivain angoissé et misérable!

Au départ, Danielle Simard a été illustratrice. Elle n'avait jamais vraiment envisagé d'autre choix de carrière. «Enfant, j'adorais lire, mais je raffolais surtout des livres d'images. C'était très clair : je serais illustratrice, comme mon père. J'aimais beaucoup écrire à l'école, mais le métier d'écrivain avait un aspect vraiment mythique, inaccessible... et puis je ne me voyais pas avoir la patience de faire un travail de si longue haleine! Tandis que le dessin, c'était rapide, immédiat. J'avais l'impression d'avoir les deux mains dans la pâte. J'ai donc très peu hésité en m'inscrivant au cégep. Alors qu'en lettres il m'aurait fallu étudier les œuvres écrites par d'autres et faire des travaux sur ces auteurs, en arts, je me retrouvais tout de suite dans le jus et je pouvais vraiment travailler.»

Le vent qui tourne

Elle a terminé ses études en graphisme, puis a œuvré à ce titre pendant une quinzaine d'années. C'est une suite d'heureux hasards qui l'ont poussée à l'écriture : «Lorsque j'étais au service d'une commission scolaire à Laval, je travaillais dans les mêmes locaux que Michel Clément et Martine Simard : des passionnés de littérature jeunesse! Moi-même, je n'avais jamais perdu contact avec cette littérature. Depuis mon enfance, j'avais toujours continué à m'y intéresser. J'étais trop contente que mes enfants me procurent le prétexte pour en lire à la maison! Et puis, ce

que je faisais dans le cadre de mon travail s'adressait déjà en grande partie aux enfants.» Lorsqu'elle quitte son emploi à la commission scolaire, elle entreprend un projet de livre pour enfants complètement surréaliste, sans prendre la peine de tâter d'abord le terrain auprès des maisons d'édition : «Je savais ce que je voulais et je ne désirais pas voir couper mon élan! J'ai pondu vingt-quatre planches couleur à l'aérographe : un travail de deux ans... pour ensuite voir se fermer toutes les portes!» Elle me raconte tout cela sans aucune amertume, riant même de cette première mésaventure : C'est que Robert Soulières, chez Tisseyre, s'était montré intéressé par le projet de Danielle Simard. Il lui suggère de présenter un texte qui puisse convenir à la collection. En réponse, elle présente *Micha au grand magasin*, son premier livre publié. Puis *Micha et la visite*. Elle illustre aussi quelques romans de la collection.

Les ailes du plaisir

L'illustratrice ne s'est donc pas d'abord sentie interpellée lorsqu'elle a reçu une lettre circulaire qu'Henriette Major avait fait parvenir à plusieurs écrivains pour demander des textes sur des thèmes précis : «Je me suis retrouvée sur la liste d'envoi parce que j'avais écrit les "Micha"... Cette lettre s'avérait une sorte d'avis de recrutement : on cherchait des textes abordant des sujets comme les jeux vidéo, les enfants immigrants et les sports... Ça ne s'adressait pas vraiment à moi. Je n'avais même jamais songé à écrire un roman. Mais je suis retournée à ma table... ayant en tête l'expérience de mon échec ini-

tial. J'avais appris que c'était une bonne chose d'arriver avec le produit correspondant à la demande. Et voilà qu'avec cette lettre-là on me tendait une clé en précisant tout de suite ce que voulait l'éditeur! À l'époque, mon fils avait dix ans et était maniaque de jeux vidéo, alors j'ai tout de suite vu les possibilités fantastiques d'un tel thème; le jeu vidéo permet d'une certaine manière de sortir de soi-même et d'accéder à un lieu magique, un peu comme la lecture, mais souvent d'une manière plus forte parce que ça se passe de mots!»

C'est ainsi que l'auteure a écrit son premier roman : *La revanche du dragon*. «J'ai fait un plan, un premier jet, ce n'était pas terrible. J'ai recommencé. Mais la grosse découverte, c'est que j'adorais ça! Je planais! Je ne ressentais pas la tension et le stress que j'éprouve quand je dessine à vouloir réussir du premier coup! Je n'avais pas hâte de terminer, je n'avais pas déterminé d'échéance. C'était vraiment très libre! Et puis ça ne me dérangeait pas de m'apercevoir que c'était pourri, et de tout recommencer! Je n'étais pas fâchée contre moi. J'ai immédiatement connu un rapport à l'écriture tout à fait paisible et dégagé.»

Lorsque Henriette Major lui demande de réécrire tout le texte au présent, elle se prend au jeu de la langue et s'émerveille de voir comment cela vient tout chambarder. Elle a beaucoup repris ce premier texte sans que jamais l'effort ne devienne peine.

La passion est immédiate. Danielle Simard n'a presque plus illustré par la suite et s'est consacrée à temps plein à l'écriture : cinq jours par semaine, le matin et l'après-midi, parfois même le soir. Les jours d'écriture ne sont pas des jours libres et elle respecte l'horaire de travail qu'elle s'impose avec discipline.

Chasse aérienne

«Enfant, j'ai éprouvé un tel plaisir en lisant... confie-t-elle. Je retrouve exactement la même chose en écrivant pour les jeunes, ce plaisir particulier de nos lectures d'enfant... Une saveur que je ne retrouve pas en tant que lecteur adulte. Mais l'écriture me procure cette saveur-là. J'espère toujours que les enfants qui me lisent éprouveront ce même plaisir... Voilà pourquoi je cherche toujours à faire plai-

sir au lecteur, à ce qu'il s'évade, à ce qu'il aime ça, à ce que ça lui plaise.»

Elle écrit comme si c'était un jeu d'enfant. Depuis *La revanche du Dragon*, le plaisir ne s'est jamais démenti et l'écriture affiche de plus en plus d'assurance. Mais le jeu a ses règles et, bien que l'écrivaine se dise essentiellement menée par son intuition et ses pulsions, sa démarche tient presque du rituel, magie comprise!

D'abord l'idée, qui ne se trouve ni n'importe quand, ni surtout n'importe comment! Elle m'explique : «Ça ne peut pas se trouver comme ça en marchant dans la rue, ni pendant que je travaille sur autre chose : il faut absolument que je sois disponible à l'inspiration! Donc, quand j'ai fini un texte et qu'il est parti, quand je sais que j'ai du temps à consacrer à un nouveau projet, je me mets en quête d'un sujet. Je me place en mode réception. Je jongle avec toutes sortes d'idées, à partir des thèmes qu'il me plairait d'aborder, puis à partir d'images. Je vois les personnages dans ma tête. Que pourrait-il arriver avec ce personnage?»

Et de là, elle s'envole, part à la chasse. Sans direction précise, au gré du vent de son inspiration : «Chaque fois vient un moment où il y a un petit stress... et si je ne trouvais rien...? Les premières heures, je piétine. Je pense à quelque chose, puis le rejette en me disant que ça a été fait mille fois. Et là, tout à coup, elle est là! D'abord un tout petit semblant d'idée qui vient juste me chatouiller l'esprit. Il y a un je-ne-sais-quoi qui me fait dire "Oui! Je tiens quelque chose!" Ensuite, je m'aperçois que cette idée-là en attire une autre, qui en attire une autre... Lors d'une rencontre, un enfant m'a déjà dit que cela ressemble aux foulards d'un magicien : plus on tire et plus il y en a! C'est exactement ça! C'est léger et magique! Je tire sur mon idée pour m'apercevoir qu'au bout il y en a une autre, puis une autre... Les idées se ramassent et pouff! surgit une ligne directrice. Je ne commence vraiment à écrire que lorsque j'ai tout le fil.»

Mais pour *La tête dans les nuages*, elle a plutôt choisi de se laisser la possibilité de délirer librement. Le résultat est totalement réussi! Un roman éclaté, joyeusement tendre, avec une touche d'impertinente férocité. Plus Danielle Simard s'accorde de licence et se permet quelque hardiesse, plus

ses romans lui ressemblent : fraîcheur, légèreté, liberté et une bonne dose d'intelligence!

Second souffle

Mais le jeu de l'écriture commence à peine : une fois les idées amassées et mises en forme, ce n'est plus tout à fait elle qui commande : «J'évite de rationaliser, je ne passe pas de temps à essayer d'analyser ce que je fais. Quand j'écris, je me laisse beaucoup aller à l'inspiration et à mes pulsions. J'aime avoir l'impression que ça me vient d'ailleurs! J'ai davantage de plaisir quand tout n'est pas préparé à l'avance. C'est à ce moment que l'écriture me procure de belles surprises.»

Une fois le premier jet complété, le contentement de l'écrivaine se joue surtout dans le travail de la forme. Elle y consacre beaucoup de temps, ne se lassant jamais de revenir sur les lignes écrites : «Je veux que ça soit léger... J'arrête de travailler mon manuscrit quand ça coule à la lecture. C'est très important. Si je bute quelque part en lisant, je retouche le texte, et le réécris tant que je n'ai pas le même plaisir à le lire que j'ai éprouvé à l'écrire. Je dois travailler jusqu'à ce que ça me semble lisse. C'est un peu comme la sculpture, ça va jusqu'au polissage.»

Puis une fois qu'elle reçoit les remarques de l'éditeur, elle s'y remet à nouveau, remanie l'histoire au besoin et ajuste la forme, puis fait de nouvelles retouches. Une constante du début à la fin : le pur bonheur!

Aux quatre vents

Mais quelques mois par année, elle délaisse les solitaires allégresses du travail d'écriture pour la joie de rencontrer les jeunes dans les écoles et les bibliothèques. J'ai eu la chance, l'automne dernier, de la voir à l'œuvre. Elle leur parle de sa passion en mots tout simples et avec un tel enthousiasme que les enfants succombent vite à son charme et se laissent emporter au vent de sa belle folie. Ils sont nombreux à poser des questions et les réponses qu'elle leur fait sont empreintes de sincérité et d'originalité.



Ces rencontres, elle y tient, pour l'action, pour sortir un peu de sa coquille d'écrivaine. Elle justifie : «Si je ne faisais qu'écrire, je crois que je me fanerais! Aller dans les écoles, c'est très dynamisant. En plus, si je ne faisais pas d'animation, mon compte en banque s'en ressentirait beaucoup! Je considère un peu ça comme une subvention à l'écriture.»

C'est qu'il n'y a pas de quoi rêver avec ce que peuvent rapporter les droits d'auteur au Québec, selon elle. Les rencontres permettent donc de rendre la carrière d'écrivain envisageable sans qu'elle soit payante. Elle ajoute : «Si je ne faisais plus de rencontres dans les écoles, l'écriture deviendrait... un passe-temps. Parfois, je ressens un certain malaise de faire, d'une certaine manière, un métier de marquise... ou de comtesse de Ségur! Il y a un côté bizarre et excentrique à faire quelque chose qui ne rapporte presque rien. Heureusement, j'apprécie beaucoup les rencontres avec les classes. Ça serait terrible si je n'aimais pas cela!»

Le trou dans les nuages

Ils sont assez peu nombreux les écrivains jeunesse qui arrivent à maintenir ce rythme de travail : une quinzaine de romans en sept ans seulement. Tendresse et fantaisie sont chaque fois au rendez-vous. Mais ne cherchez pas les grandes angoisses, les troubles conflits, les sujets graves... peut-être est-ce pour cette raison qu'aucun prix ne soit encore venu souligner la qualité de cette écriture? Elle rit. Je ne crois pas que cela ait une grande importance à ses yeux. Lisant beaucoup ce qui se publie, elle m'avoue être un peu excédée par cette tendance actuelle qui fait ressembler les romans pour adolescents à des épisodes de téléromans.

Elle se dit également inquiète de l'engouement des onze à treize ans pour les *Dragon Ball*. Elle remarque que ces jeunes se détournent de la lecture dès la cinquième année et qu'ils sont de plus en plus difficiles à rejoindre. Elle espère que la tournée qu'elle entreprendra bientôt lui prouvera le contraire. Je vois dans ses yeux que c'est comme une peine d'amour...

Et le dessin? La passion de son enfance... Elle hausse les épaules : «Ça ne me manque pas vraiment. J'aime toujours dessiner, mais pas pour une commande. J'aime laisser le



crayon décider! Alors, quand il faut être au service de quelque chose, je perds presque toute la saveur de dessiner. Je griffonne encore et je le ferai toujours, mais je ne regrette pas les dessins de commandes qui m'ont amenée à avoir un rapport tendu au dessin. Par contre, j'adore illustrer mes propres histoires, surtout quand c'est humoristique comme pour *Le champion du lundi*.»

J'avoue avoir été conquise par la fantaisie des personnages que crée Danielle Simard : Lia, Étienne, Julien, Desdémone et les autres, mais plus encore par l'éblouissante exaltation de leur auteure.

Ces toutes dernières années, une tendance joyeusement fantaisiste éclaire et rafraîchit le panorama littéraire jeunesse et l'œuvre de Danielle Simard participe avec force à ce mouvement. Et ce n'est qu'un début! Le vent a fait un grand trou dans les nuages et il n'est pas près de se calmer!

Quel bonheur!

(u)

Danielle Simard a écrit :

Albums :

- *Micha dans le grand magasin*, Cœur de pomme, Pierre Tisseyre, 1990.
- *Micha et la visite*, Cœur de pomme, Pierre Tisseyre, 1991.

Romans :

- *La revanche du dragon*, Pour lire, Héritage, 1992.
- *Un voyage de rêve*, Échos, Héritage, 1993.
- *Les cartes ensorcelées*, Pour lire, Héritage, 1993.
- *C'est pas tous les jours Noël*, Échos, Héritage, 1994.
- *Mozarella*, Papillon, Pierre Tisseyre, 1994.
- *Lia et le nu-main*, Libellule, Héritage, 1994.
- *Mes parents sont fous*, Libellule, Héritage, 1995.
- *Lia et les sorcières*, Libellule, Héritage, 1995.
- *Lia dans l'autre monde*, Libellule, Héritage, 1996.
- *Fous d'amour*, Libellule, Héritage, 1997.
- *Le cadeau ensorcelé*, Carrousel, 1997.
- *La tête dans les nuages*, Échos, Dominique et compagnie, 1997.
- *Une histoire de fous*, Libellule, Dominique et compagnie, 1998.
- *Le champion du lundi*, Ma petite vache a mal aux pattes, Soulières Éditeur, 1998.
- *La queue de l'espionne*, Alli-bi, Dominique et compagnie, 1998.
- *École de fous*, Libellule, Dominique et compagnie (à paraître).

Extrait

Aaaaaargh! je ne lui laisse pas le temps de finir son satané «possible». Je me lance sur lui, les mains plaquées sur sa bouche. Deux yeux se mettent à rire au-dessus de mes doigts croisés et j'entends ces mots dans ma tête :

«Oui, Desdémone, ce serait bien d'être deux petits nuages évaporés dans l'air du temps. Bientôt, nous ne ferions plus qu'un. Le goût de ta dernière pomme marié au goût de ma dernière crème glacée. Tes conversations avec les nuages filant avec mes promenades sur l'autoroute électronique.»

«Ta mère, mes frères, ta sœur, que je continue, les souvenirs de nos deux familles fondus comme ceux d'une seule. Les moutons de ton père avec les homards de mon père, mêlés comme l'odeur de l'herbe et de la mer.»

Je retire mes mains de la bouche de Simon et je me laisse de nouveau tomber à côté de lui, les yeux sur le ciel qui se défait ici pour se ressouder là.

— Nous serions là-haut, reprend Simon, à courir vers la mer. Le vent nous mettrait en charpie et nous mélangerait aux autres. Je ne serais plus moi, tu ne serais plus toi. Rapidement, nous ne serions plus nous et je t'aurais perdue. Je ne veux pas être un nuage.

Simon me prend la main. Il la remplit d'un courant magnifique qui me gagne tout le corps. Nous sommes là, étendus tout en haut de la dune. Et je ne veux pas être un nuage, non plus. Je ne veux être rien ni personne d'autre que moi. Moi avec ma main dans la sienne.

(Extrait de *La tête dans les nuages*,
Dominique et compagnie,
coll. Échos, 1997, p. 78-79.)



Erratum

Une petite erreur s'est glissée dans l'entrevue de Dominique Payette (volume 21, n°3, hiver 1999) : la directrice artistique des éditions Dominique et compagnie est Diane Primeau, et non Diane Plourde. Quant à la remarquable photo de M^{me} Payette reproduite en couverture, il aurait fallu la créditer à Yves Lacombe.

Mais c'est sans contredit la page 5 qui mérite le Prix Tournesol de la Distraction, puisqu'au début du dossier sur Stéphane Poulin nous avons reproduit deux fois le même dessin! Maher Jahjah et Daniel Sernine se partagent le douteux honneur de n'avoir rien remarqué.